**La construction de l'invisibilité des femmes dans l’histoire*.***

Conférence de **Micheline Dumont**, présentée à l’Université de Sherbrooke,

dans le cadre de la rentrée universitaire, et organisée par l ‘APPRUS.

Le mois dernier nous avons été inondés par l’histoire. Du moins c’est ce que disaient les journalistes. Chaque jour,  ils annonçaient des records historiques; des performances historiques; chaque jour, des athlètes entraient dans l’histoire; les Iles Fidji battaient à Grande Bretagne au rugby : elles marquaient l’histoire! On l’aura compris, le mot «histoire» dans le contexte des Jeux olympiques, signifie «record», «première fois», «médaille d’or». Cet exemple permet de comprendre que le mot «histoire» **n’est pas univoque**.

Il importe d’abord de rappeler une évidence: «*Le même mot, en français, en anglais, en allemand, s'applique à la réalité historique et à la connaissance que nous en avons. Histoire, History, Geschichte désignent à la fois le devenir de l'humanité et la science que les hommes s'efforcent d'élaborer de leur devenir»,* affirme Raymond Aron. L’attentat terroriste du World Trade Center, il y a quinze ans, c’est de l’histoire. Les multiples théories autour de cet événement sont aussi de l’histoire. L’équivalence entre les deux sera toujours problématique : l’histoire/connaissance n’est pas un donné mais un construit.

Le mot «histoire» désigne aussi un des produits les plus abondants de la culture. L’histoire demeure l’élément central de l’industrie touristique à travers le monde. Au Québec, les best sellers sont presque tous des romans dits «historiques». Le moyen âge inspire l’imaginaire des foules. Des jeunes filles rêvent de faire un mariage médiéval. C’est aussi sans doute un des premiers mots que les enfants apprennent. «Raconte-moi une histoire!».

Entre tous ces sens, un abîme que la perspicacité humaine ne réussira jamais à combler ainsi que le rapport puis­sant que la conscience du passé établit avec la réalité histori­que et qui suscite la question du sens. Où allons-nous? Que nous apprend l’histoire?

Et au cœur de ce phénomène, le magistère de l'écriture. L’écriture est demeurée pendant des millénaires, un territoire essentiellement masculin. Lorsque les écoles se sont affranchies de leur mission d’éducation religieuse, au XVIIIe siècle, on séparait l’enseignement de l’écriture et de la lecture. La lecture était considérée comme une fonction féminine et l’écriture une fonction masculine. Partant de ce constat, je développerai plusieurs idées qui me permettront de démontrer que l’invisibilité historique des femmes a été construite depuis des millénaires.

**1. Le sujet de l’histoire**

Objet, sujet. Les deux mots sont constamment confondus. Quel est le **sujet** de votre thèse, de votre recherche, de votre livre? Non; Il faut dire : quel est l’**objet** de votre thèse, de votre recherche, de votre livre. **Vous** êtes le sujet de votre recherche. Un exemple pourra nous aider à comprendre.

Vers la fin des années 1980, le délégué de l’Espagne à l’ONU a présenté à ses collègues un projet pour souligner dignement les 500 ans de la soi-disant découverte de l’Amérique en 1992. Les délégués en provenance des pays africains, ou asiatiques ou même latino- américains ont poliment fait remarquer qu’ils n’avaient aucunement l’intention ou le désir de célébrer le début de la mainmise de l’Europe sur leurs ressources et leurs populations. Manifestement, le délégué de l’Espagne posait l’Europe comme sujet de l’histoire de l’**exploration** de l’Amérique, ce qui ne convenait guère aux représentants des autres continents. Pour eux, l’année 1492 marquait plutôt le début de la curée, de l’impérialisme européen, de l’esclavage et du colonialisme: ils n’y voyaient aucune raison de célébrer!

Le sujet de l’histoire, comme celui de toutes les sciences et de la littérature, on doit le répéter, reste donc un territoire masculin. Il vient à peine d’être investi par les femmes.

2. **L’histoire : un discours androcentrique**

La différence des sexes est forcément une réalité aussi vieille que l'histoire de l'humanité. Mais la science historique vient tout juste de s'en préoccuper. Et au coeur même de l'activité historienne, ce n'est pas la réalité de la dif­férence entre les sexes qui a été pressentie, mais la véhémence d'un discours qu'il faut bien qualifier d'androcentrique. (Ce mot, au demeurant, ne figure pas au dictionnaire, en tous les cas, pas dans mon édition de 2004).

Au cœur des productions littéraires, par contre, les femmes sont partout, mais vues à travers le prisme du masculin.

La connaissance que nous avons du passé s'est modifiée au cours des âges et s'est construite sur les modèles de discours disponibles à chaque époque. Mieux, pendant plusieurs siècles, on a confondu la connaissance avec la réalité. Enfin, l'histoire commençait avec l'écriture, croyait-on, refoulant hors de l'historicité les pre­mières générations de l'humanité, auxquelles “ notre arrogance refuse des perceptions semblables aux nôtres ”, nous rappelle Marguerite Yourcenar. Ces longs millénaires commencent à peine à nous dévoiler les images de leur déroulement. Ils consti­tuent l'Histoire tout autant que les décennies récentes. Un préjugé tenace s'obstine toutefois à faire débuter l'Histoire avec la civilisation, avec le patriarcat, avec l'écriture qui impose sa force discursive. Un autre préjugé tout aussi tenace a longtemps laissé croire que ce qui était écrit était vrai.

Les premiers récits, que nous plaçons désormais dans la littérature : épopées, légendes, mythologies, ont pendant longtemps été considérés comme une certaine histoire de l’humanité. Mais lorsqu’Hérodote écrit son «Enquête», au Ve siècle avant notre ère, il entend se distancier des écrits homériques : il décrit ce qu’il a vu. Il établit les premières bases de l’histoire- connaissance. La rationalité vient remplacer l’intervention des dieux pour être remplacée bientôt par le providentialisme chrétien.

**3- L'invisibilité historique des femmes est construite par la science**

L'histoire écrite se révèle la plus ancienne de cette portion du savoir que nous nommons désormais les sciences humaines. Se libérant des mythes originels, imposant les exigences de la ratio­nalité, l'histoire prend divers visages, tour à tour discours, en­quête, récit, explication, démonstration. L'histoire fait partie des neuf disciplines élevées par les Grecs au panorama de la connaissance et des arts. Clio, comme ses soeurs les muses, est fille de Zeus lui-même et de Mnémosyne, titanide dépositaire de la mémoire.

Or, quand apparaissent les premiers historiens, ces derniers impo­sent une définition, un contenu, une tradition qui s’est perpétuée de siècles en siècles. “**Jusqu'à une date récente, l'histoire a été définie de manière telle qu'elle a seule­ment inclus les aspects de l'activité humaine qui constituent l'activité des hommes : la guerre, la diplomatie, la politique, les affaires** » affirme l’historien américain Carl Degler en 1975. Les premiers textes viennent au surplus fixer les normes des grandes civilisations patriarcales, celles qui ont justement établi les bases de la subordination des femmes. Hérodote présente comme l'envers de la norme, les nations où hommes et femmes exercent des rôles différents. Chez les Égyptiens, ce sont les femmes qui vont au marché et font le commerce de détail ; les hommes restent au logis et tissent. Parce qu’il pose les Grecs comme sujet de l’histoire.

La philosophie, le droit se chargent de justifier l'"évidence" de l'incapacité des femmes, les refoulant à la marge de l'“ historisable ”. Guerres, exploits, révolutions, lignées, institutions, invasions, complots, assassinats, peuplent les récits antiques pour convaincre, plaire, exalter, jus­tifier, enseigner. Tous les ouvrages partagent le même dénomi­nateur : ils établissent l'invisibilité historique des femmes. La présence d’une femme est souvent annonciatrice de catastrophes.

Dans la série «Histoire des femmes en Occident», parue à la fin du siècle dernier, l’ouvrage consacré à l’Antiquité parle de déesses, de mariage, de procréation, d’espaces féminins, et nullement des événements traditionnellement associés à l’histoire de l’antiquité. Et toutes les femmes des textes littéraires, pendant des millénaires, parlent par la bouche d’écrivains, de dramaturges, et depuis un siècle, de cinéastes. Tous les récits de la littérature sont remplis de femmes. Mais ces femmes parlent avec les mots des hommes car elles ne sont pas **sujets** de leurs discours.

Dans le film de Cacoyannis, en 1971, *Les Troyennes,* Andromaque est confrontée à la mort de son fils Astyanax, qu’on a jeté du haut des remparts de Troie. Elle pousse un cri déchirant qui constitue sans doute le climax du film, un cri qui donne la chair de poule. Le cri, en réalité, a été poussé par la comédienne Vanessa Redgrave. On peut penser toutefois que ce cri a été commandé à Redgrave par Cocayannis, le réalisateur, qui avait, pour interpréter le personnage d’Andromaque, mère éplorée, les textes de Homère, Euripide, Virgile et Racine. Dans cette scène, l’histoire des Troyennes nous parait d’autant plus réelle que l’on a la garantie de l’authenticité des décors, des costumes; que le cinéaste est un artiste et la comédienne bouleversante (ce cri vient de ses entrailles, c’est certain) et que quatre génies (masculins, cela va sans dire) attestent de la profondeur du sentiment exprimé. L’écheveau de l’épopée, du théâtre, de la poésie, de l’histoire, de l’archéologie et du cinéma est ici inextricablement tissé.

Mais si l’on appliquait à cette scène quelques interrogations subversives. Nous sommes en pays méditerranéen où on a ritualisé le rôle des pleureuses. Ce cri est-il **prescrit** ou **spontané**? Andromaque est reine, épouse, esclave et mère. Auquel de ces quatre rôles attribuer son cri? Qui nous garantit l’amour d’Andromaque pour Hector sinon les écrivains qui nous en parlent? Andromaque a –t-elle été violée, puisque le viol est une arme de guerre depuis des millénaires? Est-ce qu’au fond tout n’est pas éminemment suspect? Notre manière d’examiner la réalité historique et littéraire n’est-elle pas emprisonnée par les normes masculines imposées à l’humanité? Pourquoi ne tient-on pas compte du silence imposé aux femmes et de l’occultation de leurs paroles. Quelle Andromaque a laissé le récit de l’assassinat de son fils? Quelle Iphigénie a transmis son acceptation de l’holocauste? Quelle Antigone a formulé sa révolte? Quelle Messaline a raconté ses délires sexuels? Quelle Yseult a prononcé ses serments d’amour? Quelle Emma Bovary a révélé son ennui et son rêve? Quelle Lady Chatterly a décrit son plaisir?

Dans cette perspective, il devient impératif de documenter à quel moment et dans quelles circonstances les femmes se sont posées comme **sujet de leur écriture**; et en même temps de décoder comment les critiques littéraires se sont entêtés à les considérer comme objet de leur position androcentrique.

**4. La différence des sexes**

La pensée occidentale s'est donc trouvée à documenter *ad nauseam* la différence entre les sexes. Le masculin ne fait pas problème il s'est constitué sujet du savoir. C'est le féminin qu'il importait de qualifier. La philosophie antique, tentant de définir le féminin, se caractérise “par le souci de classer la différence sexuelle en rapport avec d'autres types de différences et par la tendance à réduire l'opposition entre les sexes non pour recon­naître aux femmes une égalité mais pour mieux relever leurs incapacités» explique une spécialiste de l’Antiquité. La femme est un homme manqué, nous explique doctement Aristote, car il n’y a, selon lui, qu’un seul sexe, le masculin. La femme est faible parce que ses organes sexuels sont à l’intérieur. Hommes et femmes sont rangés suivant leur degré de per­fection métaphysique, le long d'un axe dont le sommet de perfection est occupé par l'homme. C’est l’homme qui dépose l’animalcule dans l’utérus de la femme : la femme n’est pour rien dans la fécondité. Ces théories ont perduré jusqu’au XVIIIe siècle.

Le modèle unisexe est un modèle masculin qui exclut par son essence, l’existence féminine. Après le XVIIIe siècle, on est passé d'un modèle du sexe unique à un modèle de deux sexes parfaitement opposés. Et toute la sociologie, la psychologie, la science politique se sont construites sur ce nouveau paradigme.

Le droit romain superpose sur cette construc­tion à la fois métaphysique et biologique, le concept de *imbecillitas sexus,* concept qui s’est retrouvédans presque tous les codes de lois de l’Occident. «Une femme mariée, disait le Code civil du Québec jusqu’en 1964, n’a pas le droit d’exercer une profession différence de son mari». Une femme mariée, proclamait la Common Law, n’a d’existence civile que sous le nom de son mari. C’est depuis la Conquête seulement que s’est implantée chez nous la tradition de nommer les femmes par le nom de leur mari.

La tradition judéo-chrétienne couronna le tout avec le my­the de la faute originelle, imputable à la première femme. L'édifice était complet: l'histoire n'avait qu'à docu­menter les variations infinies du modèle. **La philosophie, le droit et la théologie ont ainsi constitué les trois piliers d'un discours androcentrique, qui a servi de cadre conceptuel au déroulement de la vie de l'humanité.** La réalité a été filtrée à travers cette grille et l'histoire écrite n'a jamais tenu compte de l'ensemble de la réalité. Elle a été la création d'une minorité qui s'en est servie pour justifier et imposer sa domination. Ce que les femmes ont fait et dit a été laissé de côté et jugé insignifiant. L'histoire s'est donc avérée **partielle** : elle a oublié le plus souvent les femmes. Elle est aussi **partiale**: elle n'a présenté que le point de vue des hommes, tout en le considérant comme objectif et universel. Posé comme sujet, le masculin a construit sa vision du monde. Défini comme objet, le féminin a été modulé selon les critères changeants du savoir masculin.

Il en a été de même de l’écriture. Dès son invention, l’écrit a déclassé l’oral. Sa pratique a été réservée aux hommes. Les femmes ont-elles eu accès à ce savoir après l’émergence de la soi-disant civilisation? On sait malgré tout que quelques femmes ont écrit. Les fragments des poèmes d’amour de Sappho , les rares écrits attribués à une femme qui nous soient parvenus des siècles anciens, peuvent-ils contrebalancer le poids des épopées, des récits, des tragédies, des comédies et des discours que l’Europe a retenus de la civilisation gréco-romaine?

Il serait fastidieux de reprendre toute l'historiographie oc­cidentale; elle se déroule comme une longue démonstration de l'incapacité historique des femmes. Non seulement n'ont-elles pas d'histoire, mais surtout, elles ne font pas l'histoire et elles ne provoquent pas les changements qui justifient l'interrogation his­torique. La différence des sexes a le statut d'un fait de nature, immuable, incontestable, qui ne saurait intervenir dans les évé­nements jugés dignes de mémoire.

1. **La critique historique savante**

Mais les livres d'histoire tenaient souvent davantage de la lit­térature, de la philosophie que de la science. Il faut attendre la fin du XIXe siècle pour que l'histoire se dote d'une méthode ri­goureuse : la critique des sources. L’école méthodique, réalise alors une véritable rupture épistémologique en écartant le provi­dentialisme chrétien, le progressisme rationaliste et la dialectique de la lutte des classes. Elle agit surtout en exigeant la nécessité des preuves documentaires. La constitution de la méthode historique, au tournant du dernier siècle, en établissant le paradigme du document écrit et en imposant les critères de la science, allait faire disparaître les femmes encore plus fermement puisque les femmes n'avaient jamais été détentrices des hauts lieux de l'écriture, des théories scientifiques et des dépôts d’archives. Les archives étaient remplies de discours, de livres de comptes, de traités, de proclamations, de lois, de procès. Ce que quelques femmes avaient écrit n’était même pas considéré. Tous les li­vres que quelques-unes d'entre elles avaient écrits avaient dis­paru dans l'épaisseur de la poussière. La géniale Christine de Pisan, qui, justement avait proposé au XIVe siècle, une sévère critique des théo­ries foisonnantes et méprisantes sur les femmes, dans *La cité des Dames,* était jugée par Gustave Lanson, “la première de cette insupportable lignée de femmes auteurs ”. Lucides, Georges Sand et Georges Elliot signaient d'un nom d'homme, les livres qu'elles publiaient. Myopes, les historiens n'ont pas vu de femmes dans les archives. Où sont, dans les anthologies de tous les pays, les textes

* de l’allemande Hildegarde de Bingen?
* De l’italienne Isotta Nogarola?
* De l’anglaise Anne Askew?
* De la mexicaine Ines de la Cruz?
* De la hollandaise Anna Marie von Schurman?
* De l’anglaise Mary Astell?
* De l’américaine Elisabeth Cady-Stanton?

Toutes ces femmes ont proposé une critique de la Bible et réinterprété autrement le récit de la création et déconstruit les théories de l’infériorité des femmes. Les chercheuses féministes viennent tout juste de les découvrir et de tenter de les insérer dans les dictionnaires. Les idées de ces écrivaines ne sont jamais enseignées, dans aucune université, sinon dans les cours d’études féministes.

Connaissez-vous Gabrielle Suchon, qui a publié en 1693 à Lyon, un **Traité de la morale et de la politique,** divisé en trois parties, à savoir **la Liberté, la Science et l’Autorité, où l’on voit que les personnes du sexe pour en être privées ne laissent pas d’avoir une capacité naturelle, qui les en peut rendre participantes**

Saviez-vous que les Françaises ont présenté des dizaines de cahiers de doléances, des pétitions, des pamphlets, des adresses et des propositions lors de la Révolution française? On s’est hâté de les faire taire et les milliers de livres sur la révolution française n’en parlent pas.

**Connaissez vous Clémence Royer?** Elle publie en 1862 la première traduction en français de l’ouvrage de Charles Darwin *L’Origine des espèces,* traduction précédée d’une longue préface où elle anticipe les conclusions les plus audacieuses du chercheur britannique, que lui-même ne formulera que dans les années subséquentes.

**Connaissez-vous Harriett Brooke**, une Canadienne spécialiste de physique nucléaire qui a contribué considérablement aux travaux de Ernest Rutherford à l’Université McGill, au début du XXe siècle?

Savez-vous que Raoul Dandurand, l’enfant chéri des politologues, a obtenu sa première mission diplomatique en 1900 en accompagnant son épouse, Joséphine Marchand, déléguée du National Council of Women of Canada à l’Exposition universelle de Paris?

Savez-vous que pendant des décennies, le nom de Marie Curie ne figurait que comme épouse de Pierre Curie dans le dictionnaire Larousse?

Savez-vous qu’en juillet 2016, au lendemain de la primaire démocrate, le *New York Times* annonçait la victoire de Hillary Clinton et publiait la photo de… Bill Clinton*.* Je pourrais continuer longtemps. Les historiennes féministes n’en finissent pas de découvrir des femmes remarquables qui ont disparu dans la poussière et de noter les biais androcentriques des pratiques journalistiques.

Au surplus, l'histoire scientifique, que d'aucuns estimaient “ ob­jective ”, s'est produite au moment même où l'enseignement de l'histoire se généralisait, rendant les conceptions primitives et classiques largement diffusées. Les fillettes qui vont à l'école apprennent, en même temps que le récit officiel, qu'elles ne sont même pas figurantes dans le déroulement des siècles. “ Être désappropriée de l'histoire, c'est peut-être finalement l'histoire la plus importante et la plus ordinaire qui arrive aux femmes ”, écrivait l’historienne ArIette Farge en 1979. Arlette Farge s’est intéressée aux archives criminelles de l’Ancien Régime en France. Ces archives sont remplies de femmes. Pourquoi les historiens ne les ont-ils pas vues avant elle?

J’ai trouvé dans les archives de la société historique de Sherbrooke une photo de petite fille ainsi identifiée : fille de monsieur Un tel qui deviendra l’épouse du Juge un tel. Pauvre petite fille, qui n’a même pas de nom!

Bien sûr, des recherches sur l’histoire des femmes ont été entreprises depuis plus d’un demi-siècle, le plus souvent par des historiennes. Mais elles n’influencent guère l’historiographie.

En 1946, Mary Beard a publié ***Woman as a force in history****.* Un autre historien, dans un compte rendu très favorable de cet ouvrage, a alors suggéré qu’il ne serait plus possible désormais de négliger la présence des femmes dans l’histoire. Prophétie qui ne s’est malheureusement pas encore réalisée. En 1967, un universitaire de Chicago, William Mc Neal a publié ***A World History,***ouvrage de 1000 pagesqui contenait un seul nom de femme : Catherine de Russie. La concession principale des historiens a été d’introduire dans l’index le mot «Women» ou le mot «Femmes».

En 2000, j’ai préparé une étude concernant l’influence de l’histoire des femmes sur l’historiographie québécoise. Cette étude a paru dans la revue ***Atlantis***. Mon analyse était plutôt décourageante. J’avais analysé plus d’une centaine d’ouvrages récents, donc parus après le développement de l’histoire des femmes dont les recherches étaient nombreuses. Mais les découvertes suscitées par ces recherches ne réussissaient pas à pénétrer dans le courant majoritaire de l’histoire. J’avais intitulé mon article. «L’histoire des femmes au Québec : un champ bien clos». Un historien analysait la vie paroissiale comme si les paroisses n’avaient que des paroissiens. Un ouvrage sur la création de la ville d’Arvida dans les années 1950 oblitérait complètement le fait que l’apparition des «bungalows» coïncidait avec le règne de la «reine du foyer» qui confinait les femmes à la maison. Les exemples sont infinis. On faisait grand usage du mot «Femmes» dans les index, sans que le texte correspondant soit pertinent à l’histoire des femmes.

Dans ***L’histoire du Québec contemporain****,* de Linteau, Durocher et Robert, surtout dansle tome II, paru en 1986, les auteurs n’ont pas vraiment introduit la réalité des femmes ou leurs actions politiques dans la trame de base de l'explication historique. C'est que le mouvement des femmes, pourtant un événement majeur de la période couverte, n'est pas considéré comme un mouvement politique.

Concernant la seule question du droit de vote, entre 1913 et 1940, les féministes ont fondé quatre associations, présenté 13 projets de loi, organisé un sondage, envoyé une pétition de 10 000 noms au Roi Georges V, ont présenté des mémoires dans des Commission d’enquête, ont fait des manifestations dans la rue, ont écrit des lettres dans les journaux, ont organisé des campagnes de presse, des émissions de radio, prononcé des conférences, exigé un article au programme du parti libéral. Pas un seul mot de tout cela. Juste un petit paragraphe : Le gouvernement libéral de Godbout a accordé le droit de vote aux femmes en 1940. La problématique d'ensemble de l'ouvrage n'a donc pas été modifiée. Le mot «femmes» a été ajouté ici ou là; des phrases ont été insérées. C'est tout. Les recherches nouvelles sur les congrégations religieuses féminines, sur l'éducation des filles, sur les modèles culturels féminins, sur les femmes immigrantes, sur la fécondité des femmes, sur les rapports famille et pouvoir, sur les infirmières, sur les femmes collaboratrices, sur la syndicalisation des femmes, sur les associations et les revues féminines, sur la participation politique des femmes, sur le rôle des femmes dans la vie culturelle, sur l'écriture et l'expression artistique des femmes en tant que femmes, toutes ces recherches n'apparaissent pas.

Je suis sans doute susceptible, mais je dois confesser la colère qui m’a animée quand j’ai vu et examiné dans une librairie, en décembre 2012, l’ouvrage de Éric Bédard *Histoire du Québec pour les nuls.*  J’ai protesté, dans *Le Devoir* que, dans ce livre, les femmes n’étaient nulle part! Et l’auteur m’a répondu que «les femmes étaient omniprésentes». Vraiment? Une analyse du texte démontre quatre mentions dans une table des matières qui contient 103 sections; deux mentions dans une chronologie de 180 dates. L’ouvrage se caractérise par la présence d’icônes variées pour attirer l’attention ainsi que l’introduction d’encadrés placés en marge du texte. Quel est le résultat de cette stratégie éditoriale? La cueillette est dérisoire : 14 encadrés sur 74; une anecdote sur 9; un portrait sur 21; AUCUNE date-clé sur 36; deux rubriques «Le saviez-vous?», sur 36; aucune rubrique «N’oubliez pas!» sur 6. Qui dit mieux? Les femmes ne figuraient pas dans la trame historique ou la ligne directrice de l’ouvrage qui demeure étroitement politique, sans ouverture sur l’ensemble de la société. Lire ce livre, c’était avoir la nostalgie de *L’histoire du Québec contemporain*  que j’ai tellement critiquée tout à l’heure! Mais cet ouvrage plaisait : il vient d’être réédité!

**6.** **De nouvelles questions**

Les grandes révolutions du XlXe siècle, politique, industrielle, démographique, intellectuelle ont toutefois brouillé les an­ciennes certitudes en proposant de nouvelles questions. D'abord, le pouvoir venait désormais du peuple, il n’était plus un attribut divin. Mais les femmes font-elles partie du peuple? Une anecdote permet de mieux comprendre les sous-entendus de cette question.

En juin 1837, Victoria monte sur le trône de la Grande Bretagne. Cette nouvelle entraine une vague de mécontentement parmi les Patriotes du Bas-Canada. Ordre officiel de l’évêque est donné de chanter un *Te Deum* en l’honneur de la nouvelle souveraine, ordre qui suscite des gestes de protestation. Un journaliste du *Vindicator* écrit : «Le *Te Deum* avait à peine commencé que le peuple quittait l’église en bloc, ne laissant que les femmes en compagnie de monsieur le curé». Il faut le répéter; les femmes font-elles partie du peuple? Une génération plus tôt, les théoriciens de la Révolution américaine et de la Révolution française avaient proclamé que la régénération morale de la société passait par le vecteur du lait maternel et les femmes se retrouvaient exclues de la politique mais élevées au rang de déesses de la Liberté, de l’Égalité et de la Vertu et de la Raison. On ne peut pas être femme et citoyenne : le rôle des femmes est de faire des citoyens.

Ensuite, la production industrielle démulti­pliait la richesse des nations. Les femmes, dont le labeur avait toujours été indispensable à la survie des familles, avaient-elles le droit de travailler hors du foyer domestique?

Enfin, l'humanité semblait en marche vers le progrès. Les femmes pouvaient-elles donner leur opinion sur la direction à prendre ?

Ayant répondu par l'affirmative à ces trois questions,

* **les femmes sont-elles des citoyennes,**
* **les femmes ont-elles le droit de travailler hors de la maison,**
* **les femmes veulent-elles intervenir dans les affaires publiques ?**

quelques femmes ont lancé le mouvement féministe et ont tenté de se poser en sujets de l'histoire, en individues, en citoyennes. Mais la science s'est chargée de leur rabattre le caquet. La philosophie, la médecine, la psychanalyse naissante, la sociologie, ont formulé au goût du jour de nouvelles théories.

Donnons un exemple. Pendant des siècles, tous les médecins ont été des hommes. Ont-ils su faire abstraction de leur sexe pour décrire l’anatomie et la physiologie féminines. «In utero stat mulier». On peut aisément démontrer que non. La définition qu’ils ont donnée de la nature féminine est toujours inspirée consciemment ou non par le souci d’établir ou de confirmer la supériorité masculine. Ils ont peu à peu construit un stéréotype de la féminité et ce stéréotype a reçu l’approbation de toute la société, à partir du siècle des lumières. À la fin du XIXe siècle, un médecin américain conseillait aux étudiantes de ne jamais étudier durant leurs menstruations!

Quant à la nouvelle histoire savante des dernières décennies, celle juste­ment qui voulait faire apparaître les anonymes dans l'histoire, en révélant chichement le destin des femmes, l'exploitation, l'inégalité et surtout la permanence d'une condition, d'un rôle qui va soi; cette nouvelle histoire donc, a renforcé l'image collective que les femmes avaient d'elles-mêmes.

**7. Le genre de l'histoire, le genre dans l'histoire**

On doit à l'épistémologie féministe, la perspective d'analyse qui permet de sortir du cercle vicieux. Depuis un demi-siècle l'histoire des femmes a tenté de diverses manières de réintroduire les femmes dans l'histoire. Une pensée acérée, importante, considérable s'est développée de chaque côté de l'Atlantique, sur la différence des sexes comme sur l'activité historienne. Un nouveau prisme existe dorénavant, à côté de l'ancien, pour interpréter la réalité sociale et historique. Prisme que la majorité de chercheurs rejettent avec condescendance comme entaché d'idéologie. La vérité est que s'ils s'appropriaient cette pensée, ils concevraient le caractère ontologiquement idéologique de leurs propres théories, partielles et partiales.

Nous devons à une historienne américaine, Joan Wallach-Scott, un cadre théorique de la différence sociale des sexes. “ Le genre, écrit-elle, est un élément constitutif de rapports sociaux fondés sur des différences perçues entre les sexes, et le genre est une façon première de signifier les rapports de pouvoir”.

Quatre éléments sont nécessaires pour définir cette conception du genre:

* + - 1. des symboles;
      2. des concepts normatifs (lois, codes, prescriptions);
      3. des institutions politiques et toute l'organisation sociale; mais aussi
      4. les processus variés de la construction de l'identité subjective, qui sont toujours marqués par le cadre social ambiant. Aucun de ces quatre éléments ne peut opérer sans les autres.

**Le genre est un champ premier au sein duquel ou par le moyen duquel le pouvoir est articulé. Le genre n'est pas le seul champ, mais il semble avoir constitué un moyen persistant et récurrent de rendre efficace la signification du pouvoir dans l'Occident, dans les traditions judéo-chrétienne et islamique.**

Les possibilités qu'offre ce cadre conceptuel pour réinterpré­ter toute l'histoire, et notamment l'histoire politique sont im­menses. Mais le champ à défricher est illimité et les ouvrières beaucoup trop rares. Dans la collection *Histoire des femmes* pu­bliée par Plon, entre 1992 et 1994, plus du tiers des chapitres, (et il y en a 77), concernent les théories masculines sur les femmes, et un nom­bre infime de textes utilisent le cadre théorique du genre pour réinterpréter les événements de l'histoire traditionnelle.

Et pourtant, cette conception du genre - les multiples rapports sociaux du sexe - permet d'éclairer justement cette zone d'ombre qui a échappé à toutes les enquêtes antérieures. Car c'est tout le champ historique qu'il faut capter sous les projec­teurs, et non pas seulement les actrices du quotidien ou de l'exceptionnel. Il faut interroger le genre des normes, des institu­tions, des symboles. Il faut comprendre que c'est la théorie poli­tique qui a construit l'exclusion politique des femmes, au moment des grandes révolutions de l'ère moderne. Il faut voir que les guerres sont souvent l'exacerbation des valeurs mas­culines.

II faut savoir que ce sont les théories économiques formulées au XIXe siècle qui ont établi les cadres de la discrimination occupationnelle, salariale, syndicale, des femmes. Il faut rappeler pourquoi le viol est une arme de guerre depuis des millénaires, que même Soljenytsine trouvait “normale”. En 1995, on soulignait partout la fin de la Seconde guerre mondiale. Au même moment, plus de 300,000 Allemands célébraient leur cinquantième anniversaire de naissance : 300,000 viols par les soldats de l’armée soviétique. Il faut rappeler aussi que la métaphore du viol constitue la base de l'entraîne­ment militaire des soldats. Il faut saisir que la révolution indus­trielle a rendu le travail salarié des femmes illégitime et malsain, tout en rendant le travail des femmes dans l'espace domestique invisible et gratuit.

Il faut illustrer la longue exclusion des femmes de l'accès aux différents niveaux d'instruction. L’historienne Ruth Kelso a publié en 1956, *Doctrine for the lady of Renaissance.* Elle a trouvé plus de 890 livres, publiés entre 1400 et 1600, sur le seul objet de l’éducation des femmes. Ils ont presque tous pour objectif de restreindre le rôle des femmes à leurs obligations maternelles et de limiter leur accès au savoir. Il faut mettre en relief comment la tradition éducative enfonce sans relâche le clou de la subordination féminine. Il faut voir précisément où se situait, à chaque époque, le partage des rôles sociaux. L’historienne Arlette Farge nous dit:

*C'est justement sur ce partage entre le masculin et le féminin que le silence de l'histoire s'est abusivement fait. De ce silence, le masculin est ressorti vainqueur, inscrit dans la manière noble du tissu événementiel historique, pendant que le féminin disparaissait deux fois; une première fois sous la domination effective du pouvoir masculin et par sa lente soumission à un râle désigné. Et une seconde fois, caché par le souvenir encombrant dont dispose la mémoire politique et collective, et qui volontai­rement fait uniquement surgir de l'ombre l'événement masculin, son avènement.*

Pourquoi le concept d’aliénation est-il si étroitement lié à la maternité dans l’imaginaire politique des romanciers de la génération de la période 1960-1970 au Québec? Une jeune historienne, Stéphanie Lanthier a montré dans son mémoire de maîtrise, qu’un violent symbolisme sexuel traverse les romans et les textes publiés dans la sphère de Parti-Pris. Une édition pédagogique de ***Prochain Épisode****,* de Hubert Aquin, qui a servi durant les années 1970 dans les cégeps, propose comme exercice : «La question du symbolisme femme-pays est clairement exprimée et l’étudiant doit trouver des exemples de ce symbolisme dans ce roman». On retrouve ici le même processus qui a accompagné tant de révolutions, où les femmes sont élevées au rang de déesses mais ne sont pas tolérées dans la discussion ou l’action.

En relisant ***Une sorcière comme les autres****,* de Louise Lanctôt, une des felquistes de 1970, on comprend aisément que la place des femmes dans l’extrême-gauche était étroitement circonscrite. «J’ai mis du temps, écrit-elle, à comprendre le refus des autres à ma participation aux discussions, aux critiques de l’action, à l’analyse politique».

«**Point d’ordre!»,** criaient les étudiants au moment du «Printemps érable» en 2012, lorsque des étudiantes venaient expliquer au micro les conséquences spécifiques pour les femmes de l’augmentation des frais de scolarité.

On semble oublier que la révolution féministe est la seule révolution qui ait produit tant de changements et qu’elle marque profondément le XXe siècle. Et ne l’oublions pas : sans verser une goutte de sang. «Le machisme, lui, tue tous les jours» disait Benoite Groulx. La marche des femmes de l’an 2000, événement international, initiée par la Fédération des femmes du Québec, est peut-être plus importante qu’on ne le pense… La moitié de l’humanité est une femme….

La seule revendication féminine qui reçoive l’assentiment de la majorité, l’égalité, ne fonctionne que dans un sens. Elle semble acceptée surtout parce que les femmes adoptent des comportements, des emplois, des responsabilités historiquement attribués aux hommes. «**L’égalité,** disait la philosophe Françoise Collin**, est un principe d’assimilation et non pas un principe de transformation sociale**».

En histoire, tout est à recommencer. On n’ajoute pas l’idée que la terre est ronde à l’idée que la terre est plate. Il faut accepter de tout recommencer. Quand pourrons-nous infléchir le récit majoritaire?

La boucle est bouclée. Entre l'histoire /discours et les théories de la différence de sexes, la réalité, elle, continue de résister à toutes les entreprises discursives. C’est pourquoi je répète sur toutes les tribunes :

* les femmes sont dans l’histoire.
* Les femmes ont une histoire.
* Les femmes font l’histoire.

La révolution ne fait que commencer.

En 1976, des historiennes américaines publiaient ***Becoming visible. Women in European history****.* Ce titre exprimait leur ambition de rendre les femmes visibles dans l’histoire. Trente ans plus tard, quel bilan peut-on faire?

Face aux avancées de l’histoire des femmes qui circulent en cercle fermé et n’arrivent pas à modifier le récit majoritaire. Qu’on songe à ce qui est enseigné dans les universités du seul fait de ne pas être enseigné. Face aux techniques de bibliothéconomie qui continuent de classer les livres en histoire des femmes en dehors de la catégorie histoire. Face au message puissant du cinéma, qui en est encore resté à l'histoire/bataille, aux poncifs les plus éculés de la différence des sexes, et qui meuble désormais l'imaginaire historique des foules. Face à la prolifération des romans historiques qui font parler, réagir, penser, ressentir leurs héroïnes comme des femmes de la fin du XXe siècle, nous empêchant de pénétrer dans l’univers mental des siècles passés. Face aux grands patrons de la télé qui ont décidé que le canal **Historia** était destiné aux hommes (pour eux la guerre, la politique, les espions, les avions, les bateaux, le crime) et le canal **Vie** était destiné aux femmes, (pour elles, la mode, les relations humaines, la psychologie, l’amourrrr,) l'entreprise de déconstruction décourage les plus hardies, moi la première!

Micheline Dumont

Sherbrooke, 28 septembre 2016.

\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_